

## *La sellette est notre sol*

Le parapente est un sport de fauteuil.

Certains y ajoutent même un cocon pour tenir leurs petites guiboles bien au chaud, comme les petites mamies couvrent d'un plaid leurs vieilles jambes fatiguées et frigorifiées.

Mais non, c'est pour voler plus vite !

Et pourquoi être si pressé quand on vole ?

T'as rien compris !

Ganté, casqué, cagoulé, lunettes indice 4, bien enveloppé dans une combi passée sur épaisseurs de polaires, buff autour du cou, radio ici, vario là, GPS à côté, pipette pour se désaltérer, en option : caméra sur le casque, téléphone allumé dans une poche, barre chocolatée dans une autre, certains ressemblent bientôt à des cosmo/astro/spatio/taïkonautes.

L'équipement s'est bien développé depuis les premières sellettes, simples planchettes sous les cuisses, elles étaient pourtant un progrès considérable, après les premiers baudriers hérités des parachutes, qui n'offraient guère de stabilité et meurtrissaient l'intimité.

Désormais les sellettes sont des fauteuils confortables et sophistiqués, conçues pour ne pas gêner le décollage, stabiliser le vol, et protéger d'un contact brutal avec la planète.

Bien sanglé dans son fauteuil volant, le parapentiste plane en rêvant, bercé par la brise, étonné de la beauté du paysage, heureux d'exister. Elle est pas belle la vie ?

Est-ce tout à fait aussi simple ?

Car la sellette est un fauteuil sans pied, une sorte de balançoire, c'est ce qui s'éprouve quand on l'accroche sous un portique pour en affiner le réglage.

Balançons-nous !

C'est l'expérience difficile des tout petits, la toute première fois : soudain les pieds perdent le sol, soudain le corps bascule, voilà qu'il accélère, pèse un peu plus lourd, puis presque rien, et revient en arrière, voilà que le paysage se brouille d'une vitesse nouvelle. Il faut

éduquer le corps à ces sensations, il faut discipliner l'esprit à ces références inattendues, transposer les repères, maîtriser la transition, passer du sol à la balancelle.

Mais, la première frayeur passée, l'enfant en redemande, heureux du mouvement vigoureux qui infuse en son corps des émotions inconnues. Bientôt, il ne voudra plus en descendre.

Disparu le portique solidement ancré dans la terre, saine et rassurante référence, désormais la sellette est accrochée sous la voile, et la voile vogue dans les airs.

Désormais la sellette est notre sol.

Sol : le terme, pour désigner la surface de la croûte terrestre, est apparu tardivement en français, pas avant le courant du XVe siècle, il est dérivé du latin *solum*, qui désignait la base, la partie inférieure d'une chose, et qui lui-même renvoie à une racine plus ancienne indiquant un établissement humain. Comprenons bien, le sol n'est pas quelque chose qui nous serait donné et s'imposerait comme une évidence, il est quelque chose que nous établissons, que nous choisissons de reconnaître et de considérer, pour notre commodité, comme un fondement, comme ce sur quoi nous nous basons et nous reposons, comme notre référence<sup>1</sup>. L'homme est un constructeur de sols, depuis celui de son logis, depuis la marche taillée et le barreau de l'échelle, depuis le plancher de l'étage et le pont du bateau, jusqu'au sol paradoxal de la station orbitale. Et combien d'autres ? L'homme ne peut vivre hors-sol.

Et c'est tout à fait en ce sens que la sellette est notre sol.

Sol déconcertant, sol mouvant, mais sol définitif de notre vol.

Le temps de notre excursion dans l'onde fluide nous n'en aurons pas d'autre, la sellette est notre référence, ce à quoi nous confions notre corps, ce qui nous retourne les humeurs de la masse d'air, ce qu'on dirige et ce à quoi l'on s'accroche aussi quand ça va mal.

---

<sup>1</sup> Dérivent également de *solum* plusieurs variantes comme solin, seuil, solive, qui toutes ont en commun de désigner la base, le fondement, ce sur quoi on établit quelque chose (DHLF Robert).

La sellette est le point zéro de notre nouveau référentiel (réfère en ciel, ça ne se loupe pas !) à partir duquel tout le vol se vit, s'éprouve, et tout s'active ; les bras et les commandes qui les prolongent ont besoin de l'ancrage qu'elle assure en accueillant et les fesses, et les cuisses, et le dos, et le pilote tout entier.

Quand la masse d'air est calme et presque d'huile, comme en certains vols de restitution, dans la lumière dorée d'une soirée paisible, quand ça monte doucement un peu partout, tout s'équilibre gentiment, les odeurs de la terre encore chaude envahissent les narines, le regard caresse les ombres qui s'allongent, la sellette est alors le plus confortable et le plus invisible des fauteuils, elle assure si bien son office qu'on en vient presque à l'oublier.

Sol assuré de notre vol, la sellette nous est aussi un sol flottant, un sol disponible, un sol que l'on peut orienter d'une torsion du corps, d'une pesée de la cuisse, un sol auquel nous pouvons confier nos intentions, imposer notre volonté, un sol réactif et docile devenu notre troisième commande.

Ainsi de la sellette au regard, du regard à l'horizon se reconstruit continûment la géométrie de nos évolutions. Voler, c'est recomposer sans cesse, selon la logique et la finesse de nos sensations, l'équation proprioceptive de notre position, c'est réajuster en permanence le lien ténu qui unit le sol de notre vol et celui de la planète, ce sol élémentaire que nous avons juste repoussé d'un pied léger, et auquel nous savons bien que nous devons retourner.

C'est la maladresse banale du débutant, ou du pilote hésitant et fatigué, que de chercher, sitôt quitté celui de la planète, la fermeté rassurante de ce nouveau sol, en se réfugiant trop vite dans l'intimité accueillante de la sellette, tout comme c'est aussi la crainte de quelques autres de ne pas parvenir à s'y installer aisément, au point d'oublier de guider le vol à peine entrepris. D'un sol à l'autre, la transition n'est pas si simple, il faut apprendre, il faut calmer l'inquiétude qui se glisse aussitôt dans l'entre deux de nos repères.

L'expérience d'un saut en chute libre est particulièrement éclairante. Tant qu'on est encore posé sur le plancher de l'avion,

même porte ouverte, même assis sur une arête de quelques centimètres, jambes pendantes, tout est précis, on sait où on est, le corps n'éprouve encore aucun déséquilibre. C'est dans la seconde où l'on bascule hors du fuselage que brusquement toutes les références s'effondrent, avant de se reconstruire très vite une fois notre position stabilisée, et qu'on chute bras et jambes écartés, le regard ayant retrouvé la planète, le corps porté par l'air dans lequel on défile pourtant à une vitesse surprenante. On a, pour ainsi dire, recomposé un sol, et l'on aimerait même que la chute se prolonge.

Mais quand, au cours du vol, brusquement l'aile se cabre, ou ferme, même un peu, quand on cahote en l'air comme sur un mauvais chemin de terre, alors le corps s'alerte, il faut se raisonner pour maîtriser la première émotion, se répéter le geste à faire, se rappeler celui à éviter, tout cela parce que le sol de la sellette a vibré, tremblé, basculé d'un angle infime, tout cela parce qu'un court instant notre équilibre s'est brouillé, il faut doucement s'y habituer, apprendre à faire jouer le réseau des références, et retrouver confiance en ce sol de suppléance qu'est notre sellette.

Ainsi au fil des vols, se construit, tout un système de repères, le corps apprend, comme il oublie aussi ; il faut encore apprivoiser le vol puisqu'aussi bien là haut, nous ne sommes pas chez nous, juste tolérés.

Doucement on tente enfin une courbe plus ferme, on s'aventure en un tangage plus décidé, on enchaîne quelques mouvements, on tolère une accélération plus grande, on écrase doucement la planchette, on s'autorise un angle plus marqué, et l'on finit par bousculer un peu les flancs de la sellette. Ce substitut de sol devient lentement nôtre, même si nous n'en finissons pas de vérifier ce qui nous relie à celui de notre vie commune, en relevant fréquemment notre altitude et notre position ; la sellette s'affirme une compagne rassurante, on s'y pose, on s'y repose avant de devoir finalement retrouver l'autre, ce sol fondamental qu'on croit imperturbable, sauf quand lui aussi se met à trembler et se dérober.

Et l'on sait qu'il est parfois difficile de raccorder élégamment le sol de la sellette et celui de la planète. Fatigue, maladresse, ou

soulagement, littéralement on se précipite parfois à retrouver le sol terrestre, oublieux de celui qui nous porte encore, mal conscients que nous sommes en l'air jusqu'au toucher du sol, et même un peu au-delà, c'est pourquoi parfois on se fait mal ; atterrir est une promesse de bonheur qu'on en vient à gâcher par précipitation, par souci d'avoir enfin les « pieds sur terre ».

On dit que s'envoler serait quitter le sol, mais nous ne quittons jamais le sol, nous en établissons un autre que nous rapportons immédiatement au seul qui nous rassure, celui de notre naissance, notre originelle et définitive chute, car tout autant que d'être terrestres, nous sommes aussi terriens, jusqu'à perdre sol une fois, une seule.

D'abord accablé par son propre poids, l'enfant apprend doucement, à décoller du sol fondamental sa tête lourde et son petit corps maladroit, il expérimente sa propre gravité, construit un équilibre triomphant à son premier pas incertain, et bientôt saute et cabriole, et teste et risque toute sorte d'équilibre. De sol en sol, il inscrit au registre des sensations de son corps toute la variété des liens qui l'unissent et l'éloignent du sol premier, il récapitule et révisé toutes les transitions et recompositions nécessaires pour évoluer en toute assurance.

Voler n'est sans doute que le dernier moment de cette conquête, quand enfin nous parvenons à nous confier à ce sol sans étai dont la sellette nous offre la certitude flottante. Et si nous limitons souvent nos évolutions à quelques variations élémentaires, nous envions bientôt celui qui s'engage et tente davantage, et admirons, rêveurs et incrédules, l'acrobate qui nous paraît aller jusqu'à renverser et oublier le sol.

Le parapente est bel et bien un sport de fauteuil.